

Rudolf Rocker (1873-1958)

« Entre l'anarchisme et le terrorisme, il n'existe aucun point commun. L'un et l'autre sont absolument antinomiques. Ce qui distingue l'anarchisme de toutes les autres tendances du socialisme, c'est l'idée qu'on ne peut pas obliger par la violence les hommes à choisir la liberté. On peut tout juste leur faire comprendre que la liberté est toujours préférable à la soumission. »

Mémoires, volume I

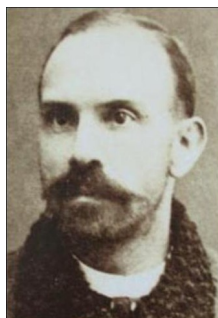
ROCKER se situe à la fois sur le terrain éthique et sur celui de la méthode. L'acte individuel contraire, par essence, toute dynamique de transformation sociale. Les lois scélérates de 1894, après l'attentat d'Auguste Vaillant du 12 décembre 1893, visaient à bâillonner la presse anarchiste, qualifiée d'association de malfaiteurs et assimilée à de l'incitation au meurtre. Elles ne furent abrogées que le 23 décembre 1992.

Auguste Vaillant (1861-1894), après avoir découvert l'anarchisme, avait émigré en Argentine en 1890, pour y vivre aux frontières de la civilisation. Sa femme mourut lors de cette expérience de deux ans et demi. Il se trouva forcé de retourner à Paris avec sa fillette Sidonie. Écrasé sous le poids de la misère quotidienne, malgré son emploi dans un magasin, prématurément vieilli, outré par les scandales financiers à répétition des parlementaires, après avoir confié Sidonie à Sébastien Faure, il décide de tenter un acte symbolique. Le 9 décembre 1893, il fabrique un gros engin pétaradant qu'il fait exploser au palais Bourbon. Légèrement blessé à la gorge, il a déclenché une telle peur panique auprès des députés, qu'en quasi totalité ils demanderont avec insistance qu'il soit guillotiné.

Dès le 1^{er} janvier 1894, la police est noyée de mandats d'arrêts contre des anarchistes, dont seuls 64 purent aboutir. Parmi les emprisonnés se trouvaient le vieux savant Élisée Reclus, un de ses frères aînés... Cette mesquinerie policière déclencha une tempête de protestations, qui força les autorités à les remettre en liberté.

La correspondance fut soumise à la censure policière pour une centaine de personnes, dont Jean Grave, Sébastien Faure, Émile Pouget, Charles Malato, Louise Michel, Errico Malatesta, Pierre Kropotkine...

Malgré un rapport du médecin de la prison, fin décembre, stipulant que le blessé ne pouvait pas quitter sa cellule pendant au moins deux semaines, le ministère public fixa le procès au 5 janvier, pour empêcher Vaillant de préparer sa défense. Pas encore guéri de ses blessures, il comparaît le 10 janvier. Cette précipitation ne se justifie que parce que le gouvernement voulait à



tout prix imposer une condamnation à mort, pour éviter de laisser à l'opinion publique le temps de réfléchir.

Condamné à la peine capitale, la vie de Vaillant reposait entièrement entre les mains de Sadi Carnot. Le président de la République était soumis à une intense pression pour, dans l'intérêt de l'ordre public et de la sécurité de l'État, le persuader de ne pas user de son droit de grâce.

Henri Rochefort écrit avec prémonition dans *L'Intransigeant*, « Carnot restera le véritable exécuteur de la peine de Vaillant, et ce n'est que justice qu'il subisse aussi les conséquences de celles-ci. »

L'abbé Lemire, un des rares députés à avoir été légèrement blessé par l'explosion de la bombinette de Vaillant, s'est déclaré favorable à la grâce. Le 18 janvier, Sidonie envoie une lettre enfantine à l'épouse de Carnot, la sollicitant afin d'épargner la vie de son père.

Quand Sadi Carnot refusa le recours en grâce, ceux-là même qui avaient réclamé la tête de Vaillant, étalaient leur pitié pour sa fillette, s'épanchant à qui mieux mieux, comme de belles âmes.

Le 5 février, il fut décapité en criant « Vive l'anarchie ! »

Pour Rocker, l'acceptation joyeuse de la vie est plus propice à l'épanouissement de l'esprit humain que la gloire des tombeaux.

Vaillant mort préoccupait encore plus le gouvernement qu'il ne l'avait fait de son vivant. Des milliers de personnes venaient chaque jour se recueillir sur la tombe de l'anarchiste, avec des tracts « À Carnot le tueur ». Le ministre de l'Intérieur n'osait intervenir pour mettre fin à ce scandale public, car les cimetières étaient considérés par la loi comme des domaines neutres.

Émile Henry

Le 12 février 1894, une bombe explose à l'élégant café de l'hôtel Terminus de la gare Saint-Lazare (1 mort et une vingtaine de blessés graves). L'auteur est arrêté après une terrible course poursuite dans les rues de Paris. Il déclare avoir voulu venger Vaillant, en touchant « la bourgeoisie en bloc ». Il a reconnu avoir fait exploser une bombe le 8 novembre 1892 dans le commissariat de la rue des Bons-Enfants. Une logique froide et cinglante, une sérénité de fer et une intelligence exceptionnelle, montraient qu'il avait poursuivi son objectif avec une implacable rigueur.

Cet attentat n'avait pas de motif identifiable et restera incompréhensible pour la majorité des hommes. L'appartenance sociale due au hasard n'est pas un critère pour juger de la valeur d'une vie humaine ou de celle d'un mouvement. Les réactionnaires bornés (dont



Charles Dupuy, Jean Casimir-Perier, qui furent alors successivement président de l'Assemblée Nationale, puis du Conseil des ministres) rendant responsable tout un courant intellectuel des actes commis par quelques individus, ne faisaient que renforcer le sentiment d'injustice générale qui était à la source de ces actes.

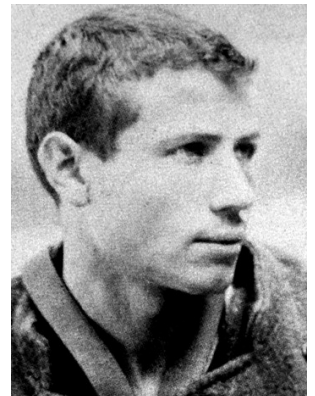
Peu de temps après l'attentat d'Henry, la police procéda à des perquisitions et à des arrestations massives de gens auxquels il n'était possible de reprocher que leurs opinions.

Henry déclara lors de son procès : « *Mais pourquoi, direz-vous, aller s'attaquer à des consommateurs paisibles, qui écoutaient de la musique, et qui, peut-être ne sont ni magistrats, ni députés, ni fonctionnaires ? Pourquoi ? C'est bien simple, la bourgeoisie n'a fait qu'un bloc des anarchistes. Un seul homme, Vaillant, avait lancé une bombe ; les neuf dixièmes des compagnons ne le connaissaient même pas. Cela n'y fit rien. On persécuta en masse. Tout ce qui avait quelque relation anarchiste fut traqué. Eh bien ! Puisque vous rendez ainsi tous les anarchistes responsables des actes d'un seul homme, et que vous frappez en bloc, moi aussi je frappe en bloc.* » Henry est guillotiné le 21 mai.

Sante Geronimo Caserio

Le 24 juin 1894, à Lyon, avec un couteau au manche noir et rouge, gravé "Vaillant", il poignarda mortellement au foi, Sadi Carnot, seul président de la République victime d'un accident du travail. Il tourne autour du carrosse du moribond en criant « Vive l'anarchie ! », avant d'être passé à tabac par la garde. Né en 1873 à Motta Visconi (Lombardie), il avait appris le métier de boulanger. Il avait été arrêté en 1892 pour distribution de tracts antimilitaristes à la porte de casernes. Très généreux, il donnait du pain aux nécessiteux. Il est libéré en 1893 et fuit en Suisse pour échapper au service militaire. De là, il se réfugie à Sète, où il trouve un emploi dans la petite boulangerie Viala. Le 23 juin, il était parti à Lyon, après avoir fait une partie du trajet à pied, car il parlait mal le français et voulait éviter d'attirer l'attention. Il suit la foule jusqu'au centre-ville, où il se place sur le parcours du cortège présidentiel. Ses préparatifs pour venger Vaillant, Ravachol et Henry, étaient si incroyablement simples, qu'il devenait impossible de parler d'association de malfaiteurs. La cour d'assises du Rhône le condamne à mort. Il est guillotiné le 16 août 1894, à l'âge de 20 ans et 11 mois.

Fritz Kater (1861-1945), rédacteur de *Der Syndikalist*, avait acquis la certitude de la stérilité de l'action parlementaire, impuissante à réformer un État militarisé et camouflant à peine l'absolutisme. Il était



en relation étroite avec le bureau antimilitariste international, animé aux Pays-Bas par Domela Nieuwenhuis (1846-1919).

En mars 1920, plusieurs bastions ouvriers de la Ruhr répondirent à la tentative de putsch de Wolfgang Kapp (magistrat conservateur, 1858-1922) par la grève générale et l'insurrection. Cette « armée rouge de la Ruhr », balaya rapidement la menace de l'extrême droite et fut victime d'une répression féroce. La FAUD (Union libre des ouvriers d'Allemagne), supportait mal ce « communisme des carabines », ce qui précipita la rupture des libertaires avec les organisations militarisées communistes (centuries prolétariennes).

En 1930, l'apatride Adolf Hitler avait tenté de se faire nommer fonctionnaire de police pour acquérir la nationalité allemande et pouvoir se présenter légalement aux élections en Thuringe. Le KPD (Parti communiste allemand) empêchait la constitution d'un front antifasciste. Le national-socialisme apparaissait comme un mouvement confus des villes et des campagnes, après la situation économique désastreuse due aux conséquences des exigences du traité de Versailles. Cette forme exacerbée de nationalisme, au service du grand capital international, se rattachait à la tradition autoritaire du Reich.

Rocker espère pouvoir contrecarrer la déresponsabilisation éthique et la désagrégation communautaire provoquées par le Capital et l'État (en vue du pillage méthodique des producteurs et consommateurs), par l'action directe et la solidarité de classe des syndicats. La lutte contre l'exploitation économique doit nécessairement s'accompagner d'une lutte radicale contre la machine qui le rend possible. L'ordre social nouveau reposerait sur trois piliers : municipalités, syndicats et coopératives. Préfiguration de la fédération des peuples libres.

Note de lecture du Cira Limousin

Rudolf Rocker, ou la liberté par en bas, « À Contretemps », Les éditions libertaires, Nada, 18 €, 299 p.